

LES AMBITIONS DE FARAUDE

PAR M^{lle} ZÉNAÏDE FLEURIOT

CHAPITRE XI

Sur le pallier elle rencontra une jeune fille au regard faux, à la mine impertinente, qui lui dit avec aigreur :

—Eh bien ! faudra-t-il que nous allions tous les uns après les autres vous chercher, madame la cuisinière !

—Je me passerai toujours bien de votre conduite à vous, répondit Faraude sans s'émouvoir. Je vous dirai que, comme madame ne me fait jamais chercher que pour m'adresser des reproches, elle ne doit pas être surprise que je ne monte pas l'escalier quatre à quatre pour être plus vite arrivée.

La soubrette répondit par un haussement d'épaules et alla ouvrir la porte qui donnait dans le cabinet de toilette de sa maîtresse.

Mme Bellardin était assise sur une chaise basse devant une table de toilette, les épaules recouvertes d'un peignoir et les cheveux épars.

—Est-ce elle enfin ? demanda-t-elle sans se détourner.

—C'est elle, madame, répondit Henriette qui se saisit d'un peigne jeté sur un guéridon, et qui reprit son occupation interrompue.

—Avancez donc, dit la jeune femme avec ennui, j'ai cru en vérité qu'il me faudrait descendre moi-même à la cuisine pour vous donner mes ordres.

—Sauf votre respect, madame, répondit Faraude en se plaçant devant elle, je ne crois pas qu'une maîtresse se déshonore en mettant de temps en temps le pied dans une cuisine, et je pense que pour l'ordre de sa maison, ajouta-t-elle en jetant un coup d'œil plein de malice à Henriette, il ne serait pas dommage qu'elle vint voir de loin en loin, et surtout maintenant, ce qui s'y passe.

—Pourquoi surtout maintenant ? dit négligemment Mme Bellardin.

—Eh ! parce que les jours d'amusements les tentations sont plus fortes.

—Je ne vous comprends pas, parlez plus clairement. Je crois, au contraire, que ma présence n'est nullement nécessaire ; car enfin, vous êtes l'honnêteté même et vous ne consentirez jamais à faire danser l'âne du panier comme tant de femmes que j'ai eues à mon service.

—Madame, il y a des malins qui ont voulu me l'apprendre, cette danse là, et pas plus tard qu'hier une marchande de fruits m'a dit, l'effrontée : cinq francs pour vous, ma blonde ; mais comptez six francs à votre dame et gardez le reste.

—SEULEMENT, JE N'ENTENDS PAS DE CETTE ORNILLE-LÀ.

—Aussi, je tiens beaucoup à vous, cependant, voilà plusieurs fois que vous me faites de la cuisine détestable.

—Pas plus souvent que tous les huit jours, dit Faraude.

—Comment ! tous les huit jours, c'est donc calculé ?

—Non, madame, je ne calcule pas, je ne sais pas faire des calculs d'aucune sorte. Mais ce que je sais, c'est que quand on m'apporte le dimanche matin la liste des repas de ce jour, et que je vois que je n'aurai pas un moment de liberté pour avoir la messe, je me sens si chagrine et il faut tant me presser que tout va de travers dans ma cuisine.

—C'est bien cela, vous aviez raison Henriette, dit madame Bellardin en déposant la houppe à l'aide de laquelle elle saupoudrait délicatement sa joue.

Et, tournant la tête à droite pour regarder Faraude en face :

—Je vous y prends, dit-elle, comme toutes les dévotes vous êtes prêtes à abandonner votre devoir pour courir à l'église.

—Je demande pardon à madame ; mais, sans aller à l'école, j'ai appris qu'il y avait aussi à remplir un devoir envers le bon Dieu.

—Oh ! oh ! nous allons tomber dans la théologie, je pense. Et quel est ce devoir, ma bonne fille ? Pourriez-vous me le dire ?

—Mais oui, madame, il y a un commandement qui dit :

Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement.

—Ne pouvez-vous le remplir en restant à votre travail ? Rien ne vous empêche d'adorer et d'aimer en cuisinant.

—C'est ce que je fais souvent, madame ; mais, justement comme nous ne connaîtrions pas le moment de rendre au bon Dieu ce grand devoir-là, il y a un autre commandement qui ajoute :

Les dimanches messe ouïras.



Seulement, je n'entends pas de cette oreille-là. (Voir page 45.)

—Madame a l'air étonné. Madame n'a donc pas lu cela dans le catéchisme ? Je croyais que ce livre-là passait par les mains des dames aussi bien que par les mains des cuisinières.

—On l'apprend, ma bonne, mais on l'oublie. Henriette, vous me tirez les cheveux, faites donc crêper cette mèche à gauche. Cette conversation ne vous regarde pas.

—Je vois que vous avez réponse à tout, Faraude ; mais je maintiens mon dire. Lorsque je ne peux pas vous envoyer à la messe, vous ne devez pas y aller. Ces messes sont à des heures ridicules. En province, je laissais faire, il le fallait bien ; mais à Paris, ces courses matinales avant le second déjeuner ne sont pas possibles. Voilà Henriette qui se passe bien de messe et, en vérité, qui voulez-vous qui m'habille, si ma femme de chambre est à courir les églises ?

—Madame me permettra-t-elle de lui dire que chacun, pour ces choses-là, suit sa conscience et non point l'exemple des autres, et que nous ne sommes

pas créées, elle pour friser et papilloter, et moi pour rôtir et bouillir.

—Eh ! pourquoi donc alors ?

—Mais, madame, pour connaître, aimer et servir le bon Dieu, et comme cela acquérir la vie éternelle. Mme Bellardin s'éclata de rire et s'écria :

—Mon Dieu ! ce n'est pas une cuisinière que j'ai chez moi, c'est un prédicateur.

—Non, madame, c'est une pauvre ignorante, mais qui veut vivre en bonne chrétienne. Madame aimerait-elle mieux que je m'en allasse tous les soirs dans toutes leurs fabriques à pêchés, à leurs bals et à leurs spectacles ?

—Le soir, quand je suis partie pour le théâtre, allez où vous voudrez, Faraude.

—Je ne rends pas mes gens esclaves, qu'ils s'amusement comme ils l'entendent.

—Et madame permettrait bien que je me fasse reconduire aussi.

—Oui, jusqu'à la porte, bien entendu. Je n'entends tolérer aucun désordre chez moi.

—Oh ! madame pense bien que nos cavaliers à nous autres, servantes, aiment à se rafraîchir un peu

quand ils nous reconduisent. La danse ! cela donne soif, et nous n'avons pas de voiture à notre service.

—Voyons, où voulez-vous en venir ? Henriette, que votre main est lourde aujourd'hui, faites donc attention. Allons, continuez Faraude, est-ce que vous avez l'intention d'aller au bal ce soir, que vous me parlez tant de vous faire reconduire ?

—Si madame me permet de prendre du rhum et du sucre pour faire le punch de la rentrée, je...

—Du punch chez moi, à minuit ! vous êtes folle.

—On en fait aux mansardes, madame, et il n'est pas plus mauvais que celui qui se boit au salon.

—Qui ? s'écria avec impatience Mme Bellardin.

Et elle ajouta en regardant dans la glace sa femme de chambre dont les mouvements nerveux l'agaçaient.

—Comme vous voilà rouge, Henriette ! j'espère que vous ne vous mêlez pas à toutes ces réunions qui ont lieu entre domestiques, au cinquième, et auxquelles les ordonnances du colonel ont défense de paraître.

—Moi ! madame, je ne sais ce que cette fille veut dire avec ses punches et le reste. Je vais quelquefois au théâtre avec M. Jules, et avec la permission de madame.

—Et son chapeau, ajouta Faraude de son ton tranquille.

—Comment, son chapeau ! Henriette, auriez-vous l'indignité ? Mais non, je ne vous crois pas, Faraude, vous confondez tout dans votre simplicité. Cependant, j'éclairerai cela. Nous verrons bien. Et finissons cette conversation, je ne serai jamais prête pour la matinée.

Et, se tournant vers Faraude, elle ajouta :

—Vous avouez vous-même que tous les dimanches vous manquez quelque plat au déjeuner, et cela parce que vous vous pressez trop pour avoir la messe, eh bien ! c'est une dévotion mal placée.

—Mais tout à l'avantage de madame.

—Comment, à mon avantage ! Ceci est d'une force !

—Madame, dit Faraude avec sa rude franchise, je connais mon devoir, et ce n'est pas ma faute si je ne l'accomplis. Je ne sais pas parler avec du miel sur la langue et tromper mes maîtres en dessous. Et je dirai toujours que c'est un avantage pour eux d'avoir des domestiques qui ont de la religion. Car enfin, qui est-ce qui m'empêcherait de faire danser l'âne de votre panier tout comme un autre ?

—Qu'est-ce qui m'empêcherait de régaler mes connaissances en vous volant ?

—Eh bien ! mais votre honnêteté si vantée.

—Je suis honnête et je resterai honnête quoiqu'il en soit, madame ; mais pourquoi est-ce que je le suis, sinon parce que j'aime trop le bon Dieu pour manquer à ses commandements ? Et